

Marc 9 : 14-29

Je crois, viens en aide à mon manque de foi

Combien d'entre nous ont déjà dit ou pensé : J'aimerais avoir plus de foi ? Ou, devant une épreuve qui se présente : Ma foi est si faible en moment, comment vais-je pouvoir traverser ce qui m'arrive ?

Le récit de l'exorcisme d'un enfant possédé que nous avons lu dans la version de Marc (avec toute la finesse psychologique propre à cet excellent écrivain) cerne la véritable nature de la foi chrétienne avec cette admirable prière qui est la plus honnête de toute la Bible : Je crois, viens en aide à mon manque de foi !

Il est question d'un père dont l'enfant souffre d'épilepsie depuis sa naissance. A l'époque de Jésus on en attribuait la cause à des esprits qu'il fallait chasser pour guérir. Ce père donc a tout essayé. Au fil des ans il est allé de médecin en guérisseur, il a probablement dépensé beaucoup d'argent. Il a entendu parler de Jésus et il s'est dit qu'au point où il en était, pourquoi ne pas se hasarder ? Mais Jésus est absent, il n'y a là que les disciples qui tentent l'exorcisme et le ratent, publiquement en plus.

Jésus est en train de descendre de la montagne sur laquelle il a eu la vision de la Transfiguration. Lorsqu'il arrive sur place, il trouve ses disciples en pleine déconfiture et sa première réaction est de s'emporter contre eux avec des mots très désagréables : Bande d'incrédules, jusqu'à quand devrais-je vous supporter ?

Je dirais qu'à ce moment-là il n'est pas dans sa meilleure humeur. C'est un Jésus agacé et sec que nous dépeint Marc. Un Jésus qui pourtant entre en matière quoique de façon abrupte : Amenez-le-moi... Le père explique la situation en s'apitoyant un peu sur lui-même : Viens à notre secours, aie compassion de nous, si tu peux quelque chose... Et Jésus de rétorquer : Si tu peux... tout est possible à celui qui croit. Alors le père de l'enfant : Je crois, viens en aide à mon manque de foi.

Examinons cet échange, qui est le cœur de mon passage.

Commençons par cet Himalaya spirituel que Jésus jette à la face de ce père désespéré : Tout est possible à celui qui croit. On se sent tout de suite écrasé par une telle affirmation qui nous renvoie dans les cordes de notre propre insuffisance. Nous savons bien, nous, que notre foi ne peut pas tout. Nous savons le fardeau des prières inexaucées. Nous savons l'angoisse et le doute face au silence de Dieu. Nous savons ce qu'est une espérance déçue, voire vaincue. Nous le savons par cœur. Dans ces conditions, à quoi cela sert-il de nous culpabiliser par-dessus ? Comment fait-on pour obtenir cette foi pour laquelle rien n'est impossible ? Quelle est la recette ? Tout cela ne tient pas debout. En fait Jésus le sait aussi, qui connaît l'âme humaine. Il prononce ces mots à dessein, n'ignorant pas qu'ils entrent en collision frontale avec notre expérience quotidienne. Je dirais que ces mots ont une fonction maïeutique à la manière de Socrate, c'est-à-dire une exagération spécialement conçue

pour réveiller chez le père, enseveli dans souffrance, ce qui reste de vie en lui. Une façon de le tester : Voyons de quoi tu es capable...

Il faut parfois secouer les gens pour qu'ils sortent de leur statut de victime. La souffrance est puissante. Elle a une capacité redoutable à nous enfermer, sans qu'on y prenne garde, dans ce statut de victime. On peut s'y installer, cela peut définir mon identité : Je suis celui ou celle à qui cela est arrivé.

On le voit de façon criante dans ce que l'on appelle aujourd'hui les compétitions victimaires : Qui a le plus souffert ? Qui mérite le plus d'attention, de reconnaissance, de réparation ? Cette posture donne parfois une espèce d'aura surtout quand elle devient publique. Or regardez le texte, la scène se déroule devant une foule.

Attention, je ne veux pas dire que la souffrance n'est pas réelle ni qu'il ne faut pas l'écouter. Mais elle peut devenir une prison si nous la laissons définir qui nous sommes. Comment en sortir ? La parole de Jésus agit comme un électrochoc nécessaire et bienveillant. Elle est une provocation à l'honnêteté : Dis-moi ou tu en es en vérité sans me raconter d'histoires.

La confession de foi peut dès lors venir : Je crois viens au secours de mon manque de foi. Car il s'agit bel et bien d'une confession de foi. Elle dit plusieurs choses.

D'abord ce que nous appelons notre foi est un mélange de plein et de vide, d'être et de manque, de conviction et de doute. Le plein dont je parle n'a rien d'un élan héroïque, mais plutôt un consentement minimal, un oui du bout des lèvres, au moment où on n'a plus rien à perdre. Ce père y croit très peu mais juste assez pour tenter l'expérience. C'est à peine une ouverture, une fente minuscule dans l'armure du scepticisme, un clignotement. Vous connaissez cette attitude spirituelle qui consiste ne pas claquer la porte définitivement, à la laisser juste entrouverte au cas où Dieu se souviendrait de nous. Telle est la part de l'homme dans l'économie de la foi, décider de ne pas verrouiller la porte. Une telle décision permet à la grâce de trouver une fissure par où entrer. Bien souvent, c'est tout ce que Dieu attend de nous, une loyauté élémentaire avec soi-même, une honnêteté à propos de qui nous sommes. Je dirais que la forme de foi la plus courante chez beaucoup ressemble à un scepticisme habité.

C'est pourquoi notre foi doit être aidée. Viens en aide à mon manque de foi. Le verbe aider, en grec *boetheo*, est très clair, il n'a pas le sens d'une aide ponctuelle, limitée à ce cas particulier, mais d'une aide générale, continue et durable. Il révèle que la foi n'est pas un effort purement humain reposant sur nos seules forces. Elle est donnée et ce don a besoin d'être soutenu en permanence par une aide extérieure à moi qui vient de Dieu lui-même.

On croit à notre mesure et en même temps on reconnaît un manque continu que l'on demande à Dieu de combler. Nul besoin d'être un héros ou un saint mystique pour cela. C'est à la portée de n'importe quel chrétien ordinaire – et je me mets dans cette catégorie.

Au fond c'est très libérateur, cela enlève la pression du style « Je dois produire une foi parfaite par mes propres moyens ». La foi se confesse avec son

manque. A mon sens nous devrions toujours conclure nos confessions de foi par une brève prière inspirée de Marc : Dieu vienne en aide à notre manque de foi !

Car il s'agit évidemment d'une prière. Laquelle du reste explique l'échec des disciples. Écoutez la fin du récit : « Quand Jésus fut rentré dans la maison, ses disciples lui demandèrent en privé : Pourquoi n'avons-nous pu chasser cet esprit ? Il leur dit : cette espèce ne se chasse que par la prière. » Il souligne la cause de l'échec. Les disciples n'ont pas demandé à Dieu d'être aidé. Ils se sont crus trop forts. Ils n'ont compté que sur eux-mêmes, espérant peut-être impressionner la foule par leur pouvoir ou leur professionnalisme. Ou alors ils ont pensé que leur compassion suffirait. Or ce n'est ni leur pouvoir ni leur compassion qui importent ici mais la puissance même de Dieu. Et celle-là ne se demande que par la prière. Ils ont oublié leur dépendance fondamentale à Celui qui nous dépasse tous infiniment.

Nous pouvons au passage noter que Jésus ne compatit pas comme nous compatissons souvent. Vous savez cette émotion temporaire qui nous envahit et nous donne l'impression de souffrir avec l'autre. On se sent concerné par le malheur de l'autre. C'est très bien mais que fait-on de cette émotion ?

Une anecdote pour illustrer ma question. Un moine bouddhiste racontait un jour à son maître qu'il avait vu dans la rue des enfants tabasser un chien. Il avait été tellement saisi de compassion que son corps s'était couvert de bleus. Le maître lui dit simplement : Et ça lui a fait quoi au chien ? Cette histoire est cruelle de vérité. Combien de fois notre compassion reste-t-elle sur nous ? Nous souffrons avec celui qui souffre, nous nous attristons, nous nous indignons. Et la personne reste dans sa souffrance. Mais que faisons-nous pour alléger concrètement cette souffrance ? Ce qu'il faut c'est passer de la compassion sentimentale à la compassion active. Et pour agir, il faut commencer par s'en remettre à Dieu. La compassion de Jésus agit et libère. Il ne se couvre pas de bleus avec le père, il intervient et guérit l'enfant.

Je crois, viens en aide à mon incrédulité.

Nous ne tenons pas tout seul, nous sommes pris en charge par une puissance qui est en nous mais qui ne vient pas de nous. Pourvu que la porte ne soit pas verrouillée par nous. Et encore même la décision de maintenir la porte entrouverte est soutenue par l'Esprit qui vient au secours de notre faiblesse (Rm 8, 26).

Je dirais pour conclure que c'est une promesse très concrète de Jésus, à prendre au sérieux. Aujourd'hui tu n'as peut-être qu'un sait-on jamais en toi ? C'est assez, cela suffit. Laisse juste la porte entrouverte. Le reste, il s'en occupe.

Amen

Vincent Schmid, Temple de Champel, 17 mai 2026